

plus riant, une végétation plus vive; ayez alors bon espoir de trouver de l'eau.

Si, dans les champs, les blés poussent beaucoup en herbe, s'ils tallent sans monter en graine, si la pousse plus verte est plus petite et plus frêle, si cette herbe coupée repousse promptement, on peut encore trouver de l'eau à cette place.

La présence de certaines plantes, de certains arbres qui aiment l'humidité, qui se développent avec force dans un sol qui ne paraît pas leur convenir, indique encore une source souterraine. La présence de l'aune, du saule, des osiers, du jonc, des roseaux, du lierre terrestre, du trèfle d'eau; enfin, si les plantes qui viennent plus habituellement dans les marais, vivent facilement dans d'autres lieux, elles servent encore d'indice.

Les endroits où le matin, avant le lever du soleil ou après son coucher, en un soir serein, vous observez des vapeurs humides ou bleuâtres, si vous regardez l'horizon en vous couchant à terre; des vapeurs qui s'élèvent à certains endroits ou des places plus particulièrement mouillées de la rosée, marquent encore la présence de la source souterraine.

D'autres indications générales conduisent encore à la découverte des eaux souterraines: par exemple, si la terre où l'on creuse est plus humide dans une place que dans l'autre; si l'on voit s'y amasser un peu d'eau par le repos, si l'on voit de l'argile bleue ou plastique située plus ou moins profondément, on peut espérer de rencontrer l'eau sous cette argile; dans les pays où le terrain est granitique, après une couche de sable nommée arène, on trouve l'argile et presque toujours de l'eau sous cette argile.

Les recherches faites par les temps de chaleur sont les plus utiles, car elles indiquent les sources qui sont les moins disposées à tarir par la sécheresse.

Différents auteurs ont conseillé divers moyens d'essai. Bëlidor voulait qu'on creusât la terre à quelques pieds de profondeur, qu'on descendit une cloche de ver ou de métal, dont le fond serait garni d'une éponge ou de laine et selon les cas d'humidité que ces corps présentent, on peut en inférer de la présence d'une source. Les Norwégiens emploient fréquemment ce moyen.

D'autres ont conseillé de placer sur un pivot, le soir et pendant l'été, à trois pieds environ de la terre, une aiguille de quatre pieds et demi de longueur, sur une largeur et une épaisseur de 1 pouce faite d'un morceau de tilleul bien desséché, et de l'y laisser jusqu'au lendemain. Le côté qui est le plus gonflé est celui qui indique la présence de l'eau.—DE FAY (*Revue du Commerce*).

#### Epdandago d'engrais

Le moment où les sols sont encore gelés est toujours propice pour déposer les fumiers, en tas dans les champs. La rigueur de la température empêche les sels ammoniacaux de se dégager, et on attend sans inquiétude le dégel pour opérer l'épdandage. Cette opération s'opère dans les meilleures conditions lorsque la terre, boursoufflée par le dégel, a rejeté son excès d'humidité et peut être foulée par les pieds des ouvriers pour diminuer son état de division et d'ameublissement.—*Gazette des Campagnes de Paris*.

#### Marnages et amendements

Cet état de la terre après la gelée est également précieux pour mélanger les amendements et les marnes qu'on veut incorporer au sol pour en modifier la composition.— Les mottes se pulvérisent pour ainsi dire, sans effort sous l'action du soc de la charrue, ou mieux encore, avec celle des pattes du sacrificeur, et le mélange se fait avec beaucoup moins d'effort que dans toute autre circonstance.—*Gazette des Campagnes de Paris*.

#### Alimentions des volailles.

La nourriture de la volaille peut être d'une assez grande simplicité, lorsque celle-ci, une fois adulte, est destinée à parcourir des cours de ferme ou des basses-cours, car alors elles peuvent trouver des germées à demi-digérées, des détritux de toutes sortes et d'innombrables insectes qui contiennent les fumiers.

Alors la nourriture à leur donner peut être simple, c'est-à-dire qu'on peut se borner à l'emploi d'une ou deux espèces de graines, et, de temps en temps, de quelques farineux.

Les criblures de granges, l'orge, le petit blé, l'avoine, le sarrasin, le maïs, peuvent, isolément ou réunis, former, dans beaucoup de pays, la base de la nourriture. On donne, de temps à autre, quelques pâtées de pommes de terre, de rebut et de résidus de farines de toutes sortes, tels que remoulage, orge cassé, son à l'eau ou lait caillé. On ajoute de la verdure, comme des restes de choux, salades, bettes, navets et autres, nécessaires surtout aux époques de la ponte et de la mue.

On peut, et on doit rationner les poules, pour les forcer, à certaines époques, de trouver une partie de leur nourriture, qu'il faut augmenter ou diminuer suivant leur nombre; mais il est indispensable de les gorger pendant les époques de production. L'abondance des pontes compensera amplement la dépense. C'est seulement pendant les temps de repos qu'on peut ménager; mais il faut que les poules aient, constamment et largement, de quoi se suffire; autrement, les sujets dépériraient et l'espèce s'abâtardirait. Il est bon de remarquer ici que la variété et le choix de la nourriture ne sont pas seulement utiles à la santé des poules, mais qu'ils entretiennent la finesse de la chair, la précocité et la disposition à prendre la graisse.

Tout cela est également applicable aux poules parquées, sans cependant que la nourriture doit être augmentée au lieu de pouvoir être diminuée. Il est facile de concevoir que des animaux condamnés à ne jamais sortir d'un espace restreint, ne peuvent trouver sur leur terrain, bientôt exploité, les différentes substances nécessaires à leur nourriture et à leur hygiène. C'est donc par une grande variété de grains et de pâtées, et par une abondante distribution de verdure et de légumes crus ou cuits, qu'on pourra réussir à remplacer à peu près ce que les poules ne peuvent trouver en perdant leur liberté. L'oseille renouvelée, chez les pondeuses, la substance calcaire épuisée par une longue ponte.

Les poules, parquées ou non, pour être entretenues en bon état, ne doivent jamais être ni trop grasses ni trop maigres. Un des moyens de donner aux volailles parquées de la verdure sans qu'elles la gâchent, est de suspendre par de petites boîtes. Si l'on peut donner à ces volailles les résidus de betteraves des distilleries, l'orge des brasseries, les marcs de raisin, de pommes, il faut s'abstenir de leur procurer des vers, des hannetons, des viandes, du sang et autres aliments qui communiquent, à la chair et aux œufs, un goût nausabond, et contribuent à faire dégénérer les races fines.

Les substances qui leur conviennent le plus et donnent les meilleurs résultats sont le riz, le blé, le maïs, l'orge, le sarrasin, le millet, les patates, le son. Plus les grains sont pleins, bien mûrs et de bonne qualité, plus ils sont préférables. On doit se garder d'en donner qui seraient avariés, échauffés ou moisissés. Le riz seul peut être d'une qualité secondaire.

Quant aux pâtées, elles doivent se composer de patates bien cuites, bien écrasées et mélangées de façon à être raffermies avec une certaine quantité de remoulage ou farine d'orge. On peut y ajouter toutes sortes d'herbes ou de légumes à demi-cuits.

Toutes les volailles qui arrivent d'un voyage plus ou moins long, doivent être d'abord mises dans un endroit restreint et clos, muni de sable fin, pour qu'elles puissent se reposer et se poudrer avec calme. Il convient de leur donner peu à boire et très-peu à manger. Pendant deux ou trois jours, on augmente, jusqu'à raison ordinaire, la quantité de nourriture; le boire est donné à discrétion. En tout cas, le pain humecté est la nourriture préférable par excellence et qui supplée à toutes les autres.—(*La Ferme-école*).